

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2015)
Heft: [1]: Numéro Thématique DEVA

Artikel: Colloque sur la rupture stratégique : quatre questions au lieutenant-colonel Olivier Entraygues, organisateur du colloque
Autor: Chambaz, Grégoire
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-781357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Un poste de commandement tactique mobile américain, relié à l'échelon supérieur par satellite.

Stratégie

Colloque sur la rupture stratégique: Quatre questions au lieutenant-colonel Olivier Entraygues, organisateur du colloque

Propos recueillis par le pl^t Grégoire Chambaz

Rédacteur adjoint RMS+

Olivier Entraygues, merci de répondre à nos questions. Nous venons d'assister à ce colloque sur la rupture stratégique. Première interrogation : comment celui-ci a-t-il vu le jour ?

*J'ai eu la chance d'être un des derniers élèves du général Lucien Poirier. Or, cette notion de rupture stratégique est sous-jacente à sa pensée. En effet, lorsqu'on lit *La crise des fondements*, on voit cette notion se dessiner ; elle est liée à l'effondrement du Pacte de Varsovie. C'est les paroles du politologue moscovite Alexei Arbatov qui déclarait en 1991 : « Nous allons vous rendre le pire service que vous puissiez imaginer : nous allons vous priver d'ennemi. » Mais c'est surtout dans *Les voies de la stratégie* que le concept de rupture sous-tend la généalogie de la stratégie.*

Dès mon arrivée à l'IRSEM, j'ai mis sur pied un groupe de travail pour réfléchir à cette question. Mon programme étant transversal, cela m'a forcé à associer sociologues, philosophes, économistes et historiens pour étudier ce concept de rupture stratégique. Nous avons au fil des mois essayé d'enrichir le groupe en associant d'autres chercheurs français, puis européens.

Un tel groupe pluridisciplinaire était donc légitime et très cohérent pour continuer à développer un tel chantier heuristique. Celui-ci s'est réuni une fois par trimestre pendant une année afin de préparer ce colloque. Nos différentes journées d'étude nous ont méthodologiquement poussés à articuler nos réflexions autour des quatre questionnements suivants :

- *Quelles définitions permettent d'asseoir une approche épistémologique ?*
 - *L'économie est-elle le fondement de toute rupture stratégique ?*
 - *Les facteurs socio-démographiques ne sont-ils pas les véritables vecteurs d'une rupture ?*
 - *Comment illustrer le nouveau chantier stratégique ?*
- Ce chemin intellectuel s'est ainsi étalé sur presque*

dix-huit mois et a permis de rassembler une quinzaine de chercheurs. La publication (avril 2015) des actes du colloque marquera la phase ultime de nos travaux. Le monde scientifique pourra alors avoir la liberté de critiquer la pertinence de nos conclusions. Seule cette critique est nécessaire pour faire avancer la réflexion et la théorisation de la stratégie.

Pour les militaires, à quelles questions le colloque aurait-il dû répondre? En quoi ces enjeux pourraient-ils être différents de ceux des décideurs politiques ?

Le champ de la stratégie que nous avons choisi était celui de la stratégie générale. Or la stratégie militaire n'est qu'une option parmi d'autres. Le but de notre recherche était la stratégie et non la stratégie militaire ou stratégie opérationnelle. C'était un choix de ne pas descendre à ce niveau. La question est donc hors champ du colloque, mais je peux cependant proposer des éléments de réponse.

Dans le champ de la stratégie opérationnelle, je pense que les militaires des pays dits « occidentaux » font face à une rupture que l'on doit qualifier d'organisationnelle. En effet, la situation dans laquelle se trouvent les armées de terre des pays de l'OTAN aujourd'hui doit être comprise comme l'aboutissement d'un lent processus d'évolution. Son point de départ pourrait être celui de l'entrée de l'Art de la guerre dans l'ère industrielle. Depuis la guerre franco-prussienne, au travers du prisme d'une véritable prussomanie, toutes les armées européennes se sont structurées sur le triptyque suivant : l'état-major, l'Académie militaire et la doctrine Vom Kriege (Clausewitz) comme un véritable évangile militaire, mais un évangile qui a vécu.

Cette matrice a été peu ou prou pertinente principalement parce qu'elle assurait une triple homologie : homologie militaire, homologie sociale et homologie par rapport

à l'adversaire. En effet, parce que premièrement «l'état-major central» était le miroir des états-majors opérationnels (brigade, division, corps d'armée, armées...). Deuxièmement parce que la société civile et la société militaire étaient organisées de la même manière. Troisièmement, parce que jusqu'à la disparition du Pacte de Varsovie, nous étions militairement et techniquement organisés comme notre principal adversaire. Ainsi pendant 150 ans à un type d'Art de la guerre caractérisé par la bataille décisive occidentale, fruit de l'attrition des petits niveaux tactiques, correspondait symétriquement un Art de l'organisation, la fonction état-major c'est-à-dire un ensemble de systèmes de commandement centralisés, hiérarchiques et gérontocratiques.

Cette manière de concevoir la chose militaire, qui engendre intrinsèquement une nouvelle homologie, Art de la guerre & Art de l'organisation, vient d'atteindre un stade critique de sa transformation. Aujourd'hui le passage à une société numérique ou à la superposition de la société industrielle voit les pays membres de l'OTAN en peine de créativité et de réactivité pour faire face aux nouvelles menaces qui frappent, depuis le 9/11, insidieusement nos territoires nationaux.

Nos structures militaires dimensionnées, humainement, intellectuellement, matériellement et doctrinairement, par le poids de nos complexes militaro-industriels sont des organismes tentaculaires gigantesques. Leurs conformismes structurels ne sont actuellement pas propices à l'évolution, car la menace, le danger et l'ennemi ne sont pas assez perceptibles par les opinions publiques. Il nous faudra peut-être attendre une véritable guerre pour voir le darwinisme militaire jouer pleinement, c'est-à-dire voir l'homme en guerre évoluer sous la pression...evolve, adapt or perish on the battlefield.

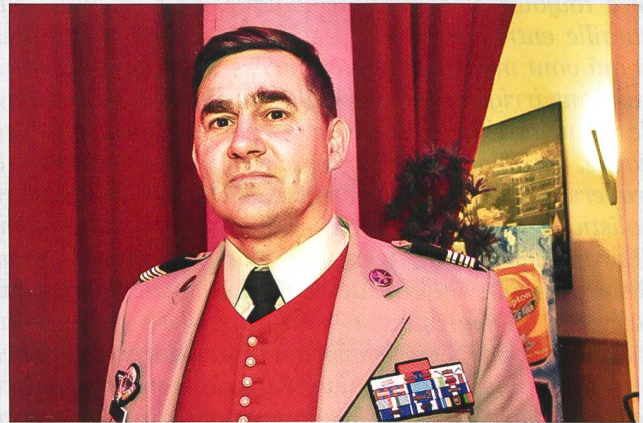
A présent, quels enseignements faut-il retenir du colloque? En quoi le concept de rupture stratégique pourrait-il influencer le travail des décideurs politiques et militaires?

Au moment où je réponds à ces questions, je termine à peine la rédaction de mon numéro hors série pour la revue de la défense nationale; cette question me prend donc à froid.

Cependant, je pense que ces dix-huit mois de travail m'ont persuadé qu'il fallait revenir aux fondamentaux de la stratégie théorique chère à Lucien Poirier. J'entends par là revenir à la dialectique Même-Autre qui structure la pensée stratégique en France depuis des décennies. La dialectique Même-Autre nous conduit dans cette phase de rupture à nous interroger sur la notion de l'ennemi. Est-elle toujours pertinente comme fondement de la pensée stratégique? Qui est l'ennemi?

Cette notion d'ennemi pousse les sociétés à définir ce qu'elles sont intrinsèquement. C'est quelque chose de profondément philosophique et ontologique, mais la conduite de la guerre, la stratégie mère, est

Bio express



Après une première partie de carrière classique dans l'infanterie (entrée en service en 1987, école interarmes), Olivier Entraygues effectue plusieurs missions en ex-Yougoslavie en tant que chef section en 1995, 1996, 1997 et 2001. A son retour, il est affecté à l'état-major de force de Limoges, dans lequel il dirige la cellule manœuvre-future. Il repart ensuite pour plusieurs engagements extérieurs, que cela soit à la KFOR en 2003 ou alors comme chef de cellule embargo sur les armes et diamants en Côte d'Ivoire au service des Nations Unies.

A l'issue de cette dernière mission, il est admis à l'École de guerre. Parallèlement à son apprentissage militaire, il passe en 2003 sa licence d'histoire, complétée de deux masters. A sa sortie en 2008, il est chargé de mettre sur pied la section Afghanistan pour être ensuite être inséré dans le Bureau Plan de la 82^e division aéroportée, avant de rejoindre le commandement régional de la 101^e Air Assault US à Baghram en Afghanistan, où il contribue directement à la préparation opérationnelle en Afghanistan jusqu'en 2010.

Riche d'une expérience terrain, il est affecté à la *Defence Academy* et au centre de doctrine britannique en tant qu'officier de liaison. Dans la suite de son parcours académique, il réalise une thèse de doctorat au *King's College* (Londres) *JFC Fuller : comprendre la guerre* dont le propos couvre essentiellement la stratégie théorique.

De retour en France, il entre à l'IRSEM en tant qu'enseignant-chercheur. Cette nouvelle fonction lui permet de concilier les aspects académiques et militaires de son parcours en rédigeant des documents d'analyse stratégique. Son nouveau sujet d'étude porte sur l'enseignement à l'École supérieure de guerre, de sa création en 1876 jusqu'en 1914.



fondamentalement un problème philosophique. En effet, la guerre avant d'être une lutte matérielle et humaine sera toujours une lutte idéologique, c'est à dire UNE bataille entre des idées, des idées qui sont dépassées et qui vont mourir et d'autres idées, des idées nouvelles qui vont irriguer les sociétés futures. Définir la figure de l'ennemi c'est donc avoir le courage intellectuel, en figuré, de définir collectivement qui nous sommes à travers des idées qui doivent caractériser de manière holistique nos sociétés. Si les nations qui composent l'Europe historique n'en ont pas la volonté, nous resterons dans un état de confusion stratégique, mais l'élément démographique nous rappellera rapidement à la réalité, car il contribuera à déstructurer l'équilibre interne de nos sociétés. Alors rappelons-nous peut-être cet aphorisme de Jean-Jacques Rousseau: «La guerre naît de l'état social»...

Le but de notre colloque était de faire réfléchir un très large public. Si les organismes chargés de prendre des décisions du niveau dit stratégique adoptent ce concept de rupture stratégique, nous aurons atteint notre objectif. Adopter ce concept c'est comprendre qu'il faut peut-être changer de stratégie, c'est faire évoluer les esprits afin de penser la discontinuité. C'est la coupure praxéologique de Lucien Poirier. C'est déterminant pour penser le passage à autre chose. Mais le temps de la stratégie, c'est le temps long... Il faudra donc du temps avant que les esprits des décideurs arrivent à être inhibés par la notion de rupture. Le constat actuel me pousse à affirmer qu'aujourd'hui, la théorie de la stratégie est donc en retard par rapport à la situation.

Pour terminer, comment évaluer la coopération académico-militaire dans le cadre des études stratégiques? Que pourrait-on améliorer dans les années à venir?

Je pense qu'en Europe continentale nous sommes très en retard sur les Anglo-Saxons. Au Royaume-Uni avec le département du War Studies du King's College comme aux Etats-Unis, les études liées à la chose militaire sont parties intégrantes des universités. Si l'on établit une comparaison, nous pouvons établir un constat sans fard et affirmer que nous sommes à la traîne dans ce domaine, particulièrement en France. Ce qui est logique, car les Européens rêvent encore de pouvoir toucher les dividendes de la paix.

Il faut donc que les militaires investissent le champ immatériel de la pensée au sein de l'université. Cela va demander du temps, mais c'est un défi qu'il faut chercher à relever. Il faut qu'une petite cohorte d'officiers qui en ont l'appétence soient capables de se frotter au monde universitaire, mais pour cela, il faut avoir la volonté de soutenir des thèses. C'est une démarche individuelle qui est un investissement très long. Former un chercheur militaire demande au moins dix années. On reproche souvent aux officiers qui écrivent de manquer de méthodologie, c'est donc en se lançant dans le parcours difficile qui conduit à soutenir une thèse que nous pourrions mettre en place une véritable coopération académique militaire. Aujourd'hui, l'avantage semble pencher en faveur du monde universitaire. Ne soyons pas cependant pessimistes les choses sont en train de changer!

O. E.

Ci-dessous : Centre d'opérations tactiques (TOC) d'une brigade américaine. Photo © USMC.

